

« J'essayerai d'être gaie et riieuse comme autrefois, et puis, quand ma mère ne sera plus là, que Georges sera marié, qu'il aura une famille, il sera temps de m'en aller.

Ces paroles étaient dites d'un ton si profondément navrant, que Blanche éclata de nouveau en sanglots.

Après un instant de silence, Berthe reprit :

— Je suis épuisée, malade, il me faut du repos où je deviendrai folle. Quitte moi et reviens ce soir, nous pratiquerons notre duo commencé.

— Oui, tu as raison, tu as la fièvre ; quelques heures de sommeil te feront du bien. En effet, je reviendrai ce soir. Au revoir !

## XI

— Ainsi, tu crois que nous ne serons pas de service avant minuit, dit Harry Doucet, s'adressant à Robert Brown, qui revenait de la gare.

— Non, il n'y a rien d'ordonné ; le registre est fermé et il n'y a que quelques chars en transit ; tu peux donc aller où ton cœur te pousse ! A propos, elle était bien, la sœur de Georges, avant hier soir ?

Harry fit un mouvement de surprise.

— Quoi ! tu sais ? dit-il.

— Oui, ajouta Brown ironiquement, tu ne m'as pas trompé avec tes airs de gardien du logis, je savais que tu sortirais peu de temps après nous. J'aurais tort de m'en formaliser, c'était bien ton affaire, mais tu aurais pu me dire de quoi il s'agissait, je ne t'aurais pas trahi, tu le sais.

— Ce secret n'était pas à moi, je te prie de le croire, Robert ; autrement, je te l'aurais confié. Mais qu'est-ce qui t'a fait croire que j'étais allé chez Mme Laurin ?

— C'est que, si tu étais allé ailleurs, tu m'aurais demandé de t'accompagner, et qu'au contraire j'ai compris ton désir de nous éloigner, Georges et moi !

Il s'arrêta un instant, puis il reprit :

— Veux-tu me permettre une question, peut-être indiscrette ?

— Parle, et si je puis y répondre je le ferai.

— Quel accueil as-tu reçu chez Mme Laurin ?

— J'ignore la pensée qui te fait me poser cette question, mais je n'ai pas d'objection à y répondre. J'ai reçu l'accueil le plus bienveillant qu'on puisse désirer, et une invitation pressante d'y retourner. Cela semble te surprendre et tu n'es pas convaincu que je te dis la vérité. As-tu donc appris quelque chose me concernant ? Georges...

— Non, Georges ne m'a rien dit ; mais je t'avoue franchement que je croyais que tu serais reçu froidement par les deux femmes, car elles ont dû apprendre ton dernier exploit d'auberge.

Harry pâlit, et ses mains tremblèrent en arrangeant son col.

— Comment, dit-il, auraient-elles pu l'apprendre ? Qui aurait pu leur raconter ce fâcheux événement ?

— Blanche Lortie, que nous avons rencontrée, alors que la police t'avait en sa garde et que je le suppliais de te laisser libre ; et non-seulement elle a dû se rendre compte de l'état d'ivresse où tu étais alors, mais elle a aussi entendu l'homme assurer qu'il t'avait trop de fois couvert de son indulgence. Tout ton passé était dans ces paroles, et, connaissant l'intimité qui existe entre les deux jeunes filles, j'ai pensé que Berthe saurait bientôt ce qui t'est arrivé, et, avec la fierté qu'elle a toujours montrée... tu comprends que je sois surpris par ton assertion... mais après tout, peut-être aimerait-elle à te voir rigolo, cette fillette, et c'est peut-être dans cet espoir qu'elle t'a invité. Dans tous les cas, ce ne sera pas ce soir que sa curiosité sera satisfaite, puisque tu es sobre comme un méthodiste !

— Trêve de plaisanteries ! proféra Harry avec colère. Fais moi grâce de tes suppositions ; tu m'as dit ce que tu savais, merci ! Mais ne raille jamais cette jeune fille en ma présence, car je crois que je t'étranglerais !

*Pedro.*

(A suivre)

## CURIOSITÉS SCIENTIFIQUES

*Tué par une fleur — Emouvante agonie. — Comment s'y prennent les serpents pour grimper sur une planche ou sur un mur absolument lisse. — Le fer-de-lance ou trigonocéphale de la Martinique.*

Laissez-moi vous conter un fait extraordinairement curieux et rare, mais absolument authentique, d'une rigoureuse étude et d'une incontestable réalité. C'est l'histoire d'une fleur dans la trachée. Aussi surprenante qu'originale, cette histoire est, d'ailleurs, une véritable primeur que nous offrons aux lecteurs du MONDE ILLUSTRE.

Il y a trois ans, dans la ville de S..., un jeune homme tenait une fleur dans le voisinage de sa bouche ; les pétales s'en détachaient et, au milieu d'une " inspiration " profonde, une partie de la fleur ainsi aspirée se précipita dans la trachée (la respiration, on le sait, se compose de deux actes : l'inspiration qui absorbe l'air pur, et l'expiration qui rejette l'air vicié). Tout d'abord, après quelques accès infructueux de toux qui n'expulserent pas le corps étranger floral, un calme relatif s'établit : la trachée n'était pas complètement obstruée, l'air passait encore. La vie continuait d'être possible.

Le père de l'enfant, un professeur distingué, au courant des audaces chirurgicales, proposa à son médecin, bellâtre et vieux pontife, d'appeler un maître de la science et de faire faire la trachéotomie. Dans la crainte sans doute de voir diminuer son prestige, le médecin refuse énergiquement alléguant que la nature serait suffisante pour rejeter le corps étranger.

Quelques jours se passent. Celui-ci, irritant le canal respiratoire, y produit une hypersecretion de la muqueuse, puis du pus, et enfin le gonflement interne, la juxtaposition de plus en plus complète des parois de la trachée. L'enfant se sent mourir et supplie qu'on tente l'impossible pour le sauver.

Les parents, impuissants et désolés, assistent à cette agonie terrible, et le médecin, de nouveau appelé, n'ose pas plus qu'un confrère de la localité, tenter l'opération. La mort étant pourtant certaine, il eût mieux valu la hâter de quelques minutes que de perdre les faibles chances encore existantes de sauver l'enfant.

Prenez garde, prenez donc garde, belles dames, en respirant le doux et suave parfum des fleurs, de ne pas trop vous incorporer à ces parentes à ces êtres semblables à vous, délicats et recherchés ; il vaut mieux en respirer l'exquise odeur avec prudence, la bouche close, que de nous exposer en voir pousser sur votre tombeau.

\*\*\*

Un grand nombre de naturalistes s'étaient accordés à écrire qu'il était impossible à un serpent de grimper contre un mur vertical, parfaitement lisse. A ce sujet, un distingué observateur, M. Bougon, raconte, avec une pointe d'ironie, avoir lu un article de la *Revue Scientifique*, datant d'une dizaine d'années, " qu'il serait plus facile à un serpent de monter à cheval ou de voler dans les airs, que de grimper contre une planche ou un mur parfaitement vertical, absolument lisse. "

Eh bien, le serpent grimpeur existe parfaitement. Voici de quelle intéressante manière ce reptile pratique sa curieuse ascension. Il commence par élever la tête contre la paroi à une hauteur de quelques pouces. Ce mouvement effectué, il dégorge de ses glandes salivaires et lacrymales une abondante sécrétion de mucus visqueux qui sert de liquide adhésif ; et c'est ainsi qu'il s'élève de plus en plus, d'un mouvement très lent, en enroulant l'extrémité de sa queue contre la paroi, à la façon d'un cor de chasse, ce qui lui sert d'un point d'appui pour monter davantage.

\*\*\*

A cet intéressant sujet, je viens de faire la remarque que les naturalistes ne disent rien de la puissance de reptation prodigieuse particulière à certains serpents, et qui doit, elle aussi, entrer pour quelque chose dans cet étonnante ascension verticale et lisse.

Tel est le fameux trigonocéphale de la Martinique et de Sainte-Lucie. Ce terrible ophidien, au venin foudroyant, glisse comme une anguille sur des surfaces non seulement verticales, mais encore obliques et nues. Son corps, étonnamment visqueux et gluant, n'est qu'un paquet de nerfs, se raidit et se détend comme un ressort irrésistible. Le mucus adhésif qu'il sécrète en prodigieuse abondance aide à cette faculté de reptation extraordinaire qui fait du fer-de-lance un des reptiles les plus dangereux de la création.

Pour lui, nulle barrière, nul obstacle. Avec une étonnante audace, il entre dans les cités et les villages, se glisse et se cache dans les maisons, se blottit, s'enroule derrière les meubles, s'allonge, sybarite abject, dans les lits ! Comme sur le sol, il rampe sur les palissades les plus unies, les treillages les plus serrés, les planches les plus droites, les murs les plus droits et les plus lisses. Sa longueur atteint parfois dix pieds et sa grosseur est celle du poignet. L'effet de son poison est foudroyant. L'homme mordu s'affaisse et meurt.

C'est le grand fléau de la Martinique. Comment, en effet, pourrait-on atteindre le trigonocéphale dans les retraites inaccessibles des forêts vierges où sa femelle élève en toute sécurité soixantes petits serpents ; la fécondité de la mort.

Sa fureur est telle qu'il abandonne souvent un de ses crocs empoisonnés dans l'objet qu'il a mordu, et la blessure que produit au bout d'un an, ce crochet desséché, est mortelle.

Un jour, le savant Duddénocœffer veut étudier la dent d'un fer-de-lance, qui trempe depuis neuf mois dans l'alcool ; il se blesse et meurt.

L'habitant de la Martinique ne s'aventure jamais, paraît-il, dans une forêt sans un couteau énorme et tranchant comme un rasoir. S'il est mordu par le fer-de-lance, il n'hésite pas à s'amputer lui-même en coupant le doigt ou la main que vient de mordre le reptile. A Saint-Pierre, à Fort-de-France, il n'est pas rare, dit-on de rencontrer des invalides qui n'ont échappé au Venin du fer-de-lance qu'en se mutilant.

Un jour, un trigonocéphale est surpris et décapité dans un village de la Martinique. Sa tête mourante et baveuse git depuis quatre heures sur le sable. La gueule horrible et toujours menaçante exhale dans un affreux babillement un infect mélange de sang noir et d'écume empoisonnée. Tout à coup, un dogue énorme arrive, flaire le reptile, et du bout du museau pousse comme une ordure cette tête sanglante.

La tête aussitôt se réveille, la gueule s'ouvre et mord le dogue étonné, qui s'enfuit en gémissant. Quarante minutes après le chien meurt en poussant de lamentables hurlements.

Aucun serpent ne s'élance aussi vite et aussi haut que le fer-de-lance. C'est une flèche vivante qui part du milieu des herbes et qui tue en frappant. Sa tête immonde et plate se dresse jusqu'à quatre pieds de haut et son crochet mortel vise presque toujours à la face de la victime.

Le terrible ophidien de la Martinique serait, sans nul doute, capable d'accomplir les prouesses acrobatiques du serpent grimpeur.

FULBERT DUMONTEIL.

## LA LOUISIANE

QUI A DÉCOUVERT LA LOUISIANE, ET EN L'HONNEUR DE QUI FUT-ELLE APPELÉE AINSI ?

Le premier voyageur qui parcourut en partie le bassin du Mississippi fut l'Espagnol Hernando de Soto, compagnon de Cortez. Il se mit à la recherche de l'Eldorado et de la fontaine de Jouvence vers 1502, et c'est ainsi qu'il parvint au grand fleuve américain. Il mourut en 1542, et comme il avait toujours fait croire aux Indiens que les chrétiens étaient immortels, son successeur Moscolo d'Alvarado le fit enterrer secrètement.

En 1504, un Français, nommé Thomas Albert, revint le Mississippi, mais ce ne fut qu'en 1673 que le Père Marguerite, également Français, révéla le secret du fleuve.

Trois ans après arrivait au Canada celui qui devait avoir la gloire de conquérir le Mississippi et de le donner à la France. Nous avons nommé le grand Rouennais Cavalier de La Salle. Après des péripéties et des aventures sans nombre, il parvint, le 6 février 1682, sur les rives du Mississippi, qu'il parcourut sur une longueur de 350 lieues. Il prit solennellement possession au nom de la France de toute la contrée qu'il venait de parcourir et lui donna le nom de Louisiane en l'honneur de Louis XIV. Le Mississippi s'appelait également le Saint-Louis.

Cavalier de La Salle mourut assassiné le 19 janvier 1697, victime de la jalousie et de la haine de son lieutenant M. de Beaujeu. C'est au mauvais vouloir et à la petitesse des sentiments de ce dernier que nous devons de n'avoir pas fondé en Amérique une colonie puissante qui aurait pu lutter avec les établissements anglais. Hibernville créa en 1699 la première colonie à la Baie Mobile, et la Nouvelle Orléans fut bâtie sous la Régence.

A cette époque, la Louisiane comprenait, en plus de la Louisiane actuelle, l'Arkansas, le Missouri, les districts des Mandanes, des Sioux, des Osages. Pendant la minorité de Louis XIV, elle fut donnée à la Compagnie du Mississippi et servit de base aux spéculations de trop fameux Law (1717-1720), puis concédée à la Compagnie française des Indes.

Nous savons ce que fit de la Louisiane le traité de Paris. Rétrocédée à la France en 1800, Napoléon la vendit en 1803 aux Etats Unis moyennant quatre-vingts millions.

## UN CONSEIL PAR SEMAINE

Contre la sueur des pieds. — Voici un remède aussi simple que pratique pour arrêter la sueur exagérée des pieds.

On badigeonne la peau des pieds avec une solution d'acide chromique à 5 ou 10 p. 100 et l'opération n'a pas besoin d'être renouvelée avant deux ou trois semaines, parfois même avant sept ou huit semaines.